

## Simone Legoux-Geudelin témoin de la Résistance à Beauvais

« Après l'ordre d'évacuation, raconte Simone Legoux-Geudelin, nous sommes rentrés à Beauvais. C'est avec horreur, que nous avons retrouvé une ville en ruines, dévastée par les bombardements allemands, sans doute les représailles de l'attaque des alliés sur la ville de Fribourg... »

Simone ne pourra jamais oublier ce spectacle : « Des baraquements sur la place Jeanne-Hachette, des ruines partout : nous avions tout perdu... Les Allemands, en revanche, s'étaient confortablement installés dans ce qui restait de la ville. Dans l'ensemble, ils étaient plutôt aimables : des soldats comme tous les autres, parachutés là par le destin. »

« Mais, il y avait aussi la Gestapo, continue Simone Legoux-Geudelin. Son siège était situé rue de Calais. On

les appelait « les corbeaux » ou encore « les rapaces ». Ils ne passaient pas inaperçus : de grands manteaux en cuir noir, les talons martelant le sol... Un bruit que l'on n'oublie pas. Sans oublier les SS, avec leurs uniformes noirs, leurs brassards blancs, la mine sombre. Des véritables tueurs ! »

**Comment s'est organisée la Résistance à Beauvais ?**

« Dès 1941, répond Simone, la Résistance s'est organisée en réseaux sur Beauvais. Ma mère, Marcelle Doffoy-Geudelin, était vice-présidente de la Croix Rouge, ce qui lui permettait de se déplacer dans le département sans être inquiétée. En juin 42, le chef Arnaud Bisson est entré en contact avec elle. Rapidement, elle est devenue chef de réseau et a pris en

charge de nombreuses responsabilités. »

« Ma mère, témoigne Simone Legoux-Geudelin, était une véritable force de la nature : un sacré tempérament doublé d'un sang froid terrible. Les Résistants l'avaient surnommée l'intrépide Marcelle... »

« C'était l'époque, continue Simone, où l'on ne pouvait faire confiance à personne. Qui venait, pour simplement nous rendre visite ? Qui venait pour nous dénoncer ? Les résistants entre eux ne se connaissaient pas. Si l'un de nous était arrêté, cela devenait très dangereux. Nous avions donc des consignes : ne jamais révéler notre identité, d'où l'usage de noms de code, ne pas donner de rendez-vous les uns chez les autres... »

« Il fallait rester en permanence sur ses gardes, se rappelle Simone, c'était dif-

ficile de se dire en se levant le matin, que l'on ne verrait peut-être pas le soleil se coucher. Mais, il fallait accomplir nos missions, quoi qu'il puisse advenir. »

**Quelles étaient ces missions ?**

« Porter des lettres, envoyer des messages à Londres, réceptionner les réponses. Il fallait aussi cacher, nourrir, ou soigner des parachutistes anglais égarés. Cela faisait partie intégrante de notre quotidien. Nous devions également procurer de fausses cartes d'identité aux S.T.O. (service travail obligatoire), pour qu'ils puissent rester en France et se cacher. Commençaient alors la course poursuite avec les autorités... Et nous qui cherchions désespérément des tickets d'alimentation pour les nourrir... J'allais oublier les parachutages d'armes et

d'explosifs à Ons-en-Bray dans l'espoir de dynamiter le tunnel de Bornel. »

**Survient alors l'événement qui va bouleverser la vie de Simone :** « En juillet 43, ils ont arrêté ma mère... Durant les interrogatoires, elle a avec un courage inflexible assumé l'entière responsabilité des actes de résistance du réseau. Elle voulait sauver ses camarades. » Après un instant de silence, elle ajoute : « Ma mère est morte en mai 1945 au camp de concentration de Bergen-Belsen. Je ne l'ai apprise qu'en 1948... »

**Comment voyez-vous ces choses aujourd'hui ?**

« Aujourd'hui, il est toujours douloureux de réveiller ces souvenirs. Cependant, il faut témoigner, sans révolte ni colère. Il n'y a rien de plus important que la liberté. »

propos recueillis par Sophie PELTIER

Le Gouverneur picard

12 mai 1994.